

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



***La bagarre et Le libraire* de Gérard Bessette**  
De la critique de la répression à la désublimation répressive

Patrick Imbert

Numéro 31, automne 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39971ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Imbert, P. (1983). Compte rendu de [*La bagarre et Le libraire* de Gérard Bessette : de la critique de la répression à la désublimation répressive]. *Lettres québécoises*, (31), 51–53.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1983

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

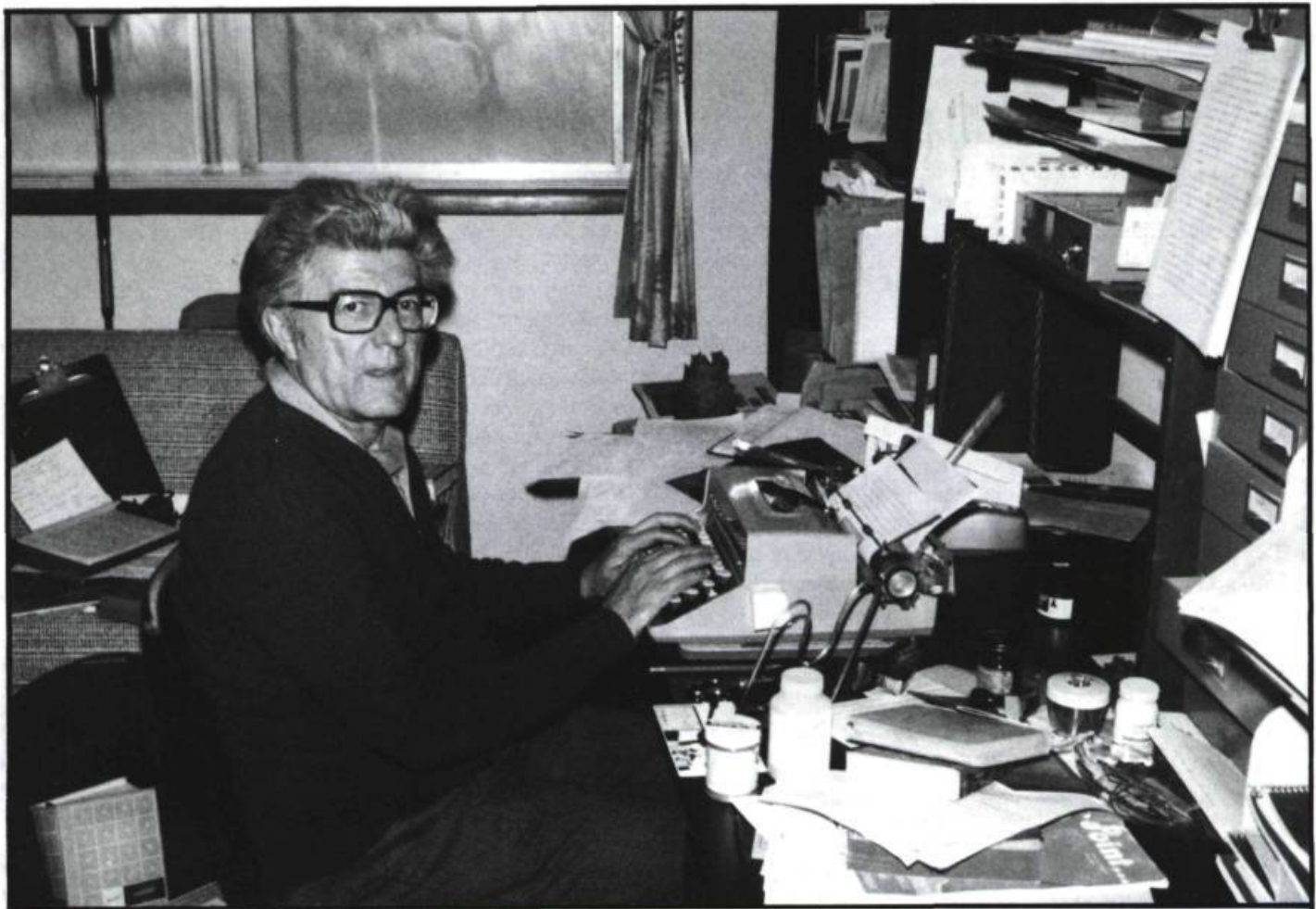
<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>



Gérard Bessette à sa table de travail.

# La bagarre et Le libraire

de Gérard Bessette:

## De la critique de la répression à la désublimation répressive.

Une relecture de Patrick Imbert

Depuis «*Bonheur d'occasion*» de G. Roy paru en 1945, la ville, la situation existentielle de l'individu et les rapports complexes de la société industrielle commencent à être sérieusement pris en considération dans la littérature canadienne-française. Dans *La bagarre et Le libraire*, G. Bessette s'inscrit dans cette voie. Il devient désormais nécessaire de comprendre le monde et la société où l'on vit, ainsi que les problèmes auxquels les individus ont à faire face comme le sou-

lignent, aussi, plusieurs autres romans de l'époque, tel encore *Alexandre Chenevert* de G. Roy en 1954, ou *Les vivants, les morts et les autres* de Pierre Gélinas en 1965.

L'originalité de Bessette, dans *La bagarre*, réside dans la remise en question, très marquée, de la censure et de la répression qui s'exercent sur la population et notamment sur les individus économiquement les plus défavorisés. D'abord sont envisagés le contrôle de l'informa-

tion ou la quasi-nullité de celle-ci, les différents types ou niveaux de censure et la difficulté d'accès à l'instruction et notamment à l'instruction supérieure.

Dans *La bagarre*, est présentée la fille de Bill, Gisèle, qui doit faire face à une situation similaire à celles analysées par Zola, 80 ans auparavant. En l'occurrence, Gisèle, douée pour les études, ne peut vraiment se les payer. De plus, ses parents, sa mère en particulier, (les femmes, chez Bessette, sont des supports beau-



coup plus marqués du statu quo que les hommes) soumise à l'ordre en place, veut que sa fille travaille à la conserverie pour qu'elle rapporte de l'argent. Ce n'est que par une dépense d'énergie considérable, travailler le jour et étudier le soir, qu'elle pourrait espérer s'en sortir. De plus, dans l'univers social canadien-français, elle ne peut étudier qu'à Sir George William University, université anglaise, car elle est douée en mathématiques et non dans les matières diffusées par le collège classique: latin, littérature. De ce point de vue, l'érudition de Gisèle est réduite à sa plus simple expression. Elle ne lit que Delly dont la fonction idéologique (faire croire au miracle, au prince charmant, à la possibilité d'échapper instantanément aux mauvaises conditions sociales et économiques sous la protection du «mâle») est on ne peut plus claire. Lebeuf, lui aussi, issu d'un milieu pauvre, étudie en lettres, après avoir travaillé de longues heures à nettoyer les tramways, la nuit. De plus, il tente d'écrire mais n'y parvient jamais vraiment. Toute cette problématique qui se reposera aussi chez Godbout (*Salut Galarneau*, 1967) et qui, entre autres, manifeste un difficile, sinon impossible choix de langue (voir le contraste avec Augustin, parlant le français le plus littéraire possible et les ouvriers parlant un français bourré d'anglicismes) couplé à la difficulté d'avoir quelque chose à dire clairement (on n'a pas encore accepté le fragmentaire et le pulsionnel à la C. Jasmin ou à la Jacques Renaud), dans un univers où il faut se défendre constamment économiquement et culturellement, n'est pas sans rappeler une situation similaire dans *La peste* de Camus. Chez Camus, toutefois, Grant, dans cet univers concentrationnaire qu'est Oran attaquée par l'épidémie, atteint au sommet du ridicule lorsqu'il répète inlassablement sa petite phrase descriptive («Par une belle matinée du mois de mai une charmante amazone... parcourt les allées fleuries du Bois de Boulogne») totalement coupée du réel vécu. L'analogie n'est, d'ailleurs, pas fortuite et s'appuie, dans le texte de Bessette, sur l'expression idiomatique «en grand» qui vient phonétiquement rappeler le personnage de *La peste*: «Il avait toujours rêvé de commencer en grand.» Quant à Lebeuf, il n'arrive pas à saisir, ni à exprimer, dans le langage et le style qui conviendraient, l'élément humain, le réel, les contradictions de la vie sociale et en reste à la

«grandiloquence» de la vue panoramique, symbole d'une aliénation que personne ne parvient vraiment à dépasser. Lui, comme les autres, est pris au piège. Il deviendra «foreman» afin que ses camarades de travail obtiennent satisfaction au sujet de revendications face à la compagnie; mais, par là même, il est doublement piégé et cautionne les réflexions à courte vue de Margot, sa peut-être «future»: «Les patrons, elle ne les avait pas en odeur de sainteté non plus. Mais il en fallait. Autrement, rien ne pouvait marcher. On devait s'efforcer de devenir patron, c'était tout. Depuis longtemps Marguerite caressait l'ambition d'obtenir le poste de «head waitress au Super.» (p. 139). Cette analyse de la répression des potentialités de l'être humain, réduit à l'ennui d'une vie routinière et d'un travail générant des relations dégradées sous le poids d'un pouvoir économique appliquant la politique du minimum vital (d'ailleurs défini par lui comme ce qui permet d'entretenir les corps et la force de production), débouche aussi sur l'analyse de la censure dans *Le libraire*. Certes, cet aspect n'était pas absent de *La bagarre*, notamment au sujet des remarques critiquant le contenu de la presse quotidienne, étalant l'anecdote et passant constamment sous silence les problèmes d'organisation sociale, de pouvoir économique, culturel ou autre: «L'un de vous brandira le flambeau du journalisme afin d'éclairer les dévoreurs de pulpe sur les incendies, disparitions de chiens, soldes de sous-vêtements, indispositions d'actrices, horoscopes du jour et autres événements cruciaux de la vie contemporaine. Quoi de plus noble, Messieurs, quoi de plus admirable que de répandre ainsi la culture et le goût du beau chez les masses ouvrières, que de semer la bonne parole... Tu as oublié les *sex-crimes* et les *hold-ups*.» (p. 200; *La Bagarre*).

Dans *Le libraire*, Jodoin est vendeur dans une librairie de Saint-Joachim, ville subsistant sous la férule d'un clergé tatillon. Son patron se fait le champion de la «libre pensée» et vend, sous le manteau, des oeuvres à l'index. Quelle belle lutte entre la censure et la liberté pourraient broser des «esprits» épris de dualisme! Mais nous avons affaire à un écrivain de talent. Balayé le manichéisme! En effet, ici, sont dévoilés d'abord les rouages de la censure avec son cortège: menaces, non-information, contraintes, poids social, etc.

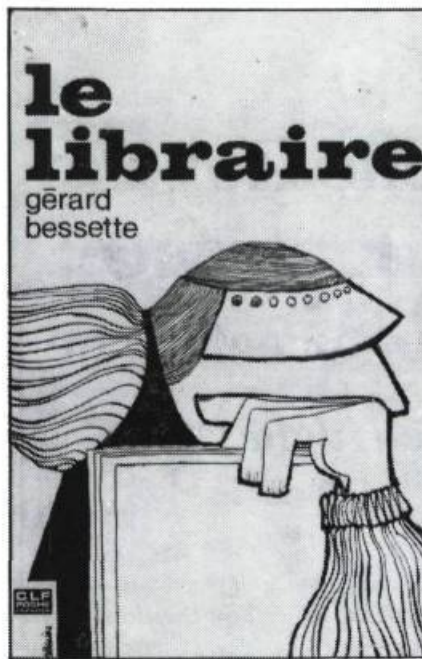
Sont ensuite révélés, au fur et à mesure, les rouages de la désublimation répressive. Car, justement, la lutte n'est pas entre le clergé, le catholicisme, sa morale et la «libre pensée», mais entre des intérêts économiques divergents. Le but n'est pas de libérer mais de dominer soit par les valeurs traditionnelles et connues soit par la commercialisation à outrance de ce qui ne peut être obtenu normalement gratuitement dans une plénitude de vie individuelle ou dans des relations satisfaisantes: accès à l'information, plaisir sexuel, etc. C'est d'ailleurs cette commercialisation du tabou ou de l'interdit moral qui intéresse Chicoine, le propriétaire de la librairie: «Le livre est un produit commercial comme les autres.» (p. 41).

Jodoin, lui, professe une indifférence complète ou un relativisme absolu et passif qui prouve bien que l'ennui, le poids du contrôle social et l'impossibilité d'échapper au désespoir l'ont définitivement aliéné (ce qui marque une nette différence avec *La peste* de Camus où le Dr. Rieux est sans espoir, ce qui est bien différent). Mais il n'est pas dupe malgré tout, même si, comme tout le monde, il va à la taverne noyer dans l'alcool son impuissance et contribue donc à renforcer cette atmosphère de «désublimation» qui mène à une répression encore plus forte<sup>1</sup>. Il saisit bien l'aliénation du public qui cherche une émotion forte, rapide<sup>2</sup>, une relaxation-minute bien éloignées d'une plénitude de vie et d'une totale relaxation: «Si c'est un simple aphrodisiaque que ces zigotos-là cherchent, il y a d'autres moyens.» (p. 63); «le mot *mœurs* avait suffi à lancer les bons Joachinois dans de petits rêves érotiques.» (p. 110). Le public réprimé, censuré n'a pas accès à la liberté véritable, celle qui permet de vivre de manière satisfaisante une relation intime avec quelqu'un. Il ne peut qu'acheter des succédanés à travers les livres «scandaleux» ou les magazines érotiques ou par la visite du bordel, ou encore par la consommation énorme d'alcool.

Ce à quoi nous fait assister Bessette, c'est donc au passage d'une idéologie à une autre, à la montée, à travers un univers encore clérical, des forces économiques de plus en plus envahissantes face aux lois sociales déficientes et à une éducation inadaptée. L'écrivain potentiel qu'est Lebeuf, n'est plus le «phare» hu-



golien éclairant le monde, mais un être lui aussi écrasé qui cherche à comprendre le présent et sa situation dans une société complexe où les rapports sont de plus en plus difficiles à saisir et où l'information est de plus en plus occultée par l'anecdote et l'idéologie de la production/consommation. Point de liberté véritable ni d'univers humain ne se manifeste. Au contraire, la population est poussée à dépenser ses maigres ressources et à perdre son talent, comme Lebeuf, dans les drogues tolérées par la société, à condition qu'elles rapportent et qu'elles calment les esprits. L'univers de la désublimation répressive est en place. Il mène à l'échec. Lebeuf devient «foreman» et abandonne université et désir d'écrire. Jodoïn se réfugie dans la passivité après avoir «emporté» les livres de Chicoïne. Personne n'est bien dans sa peau et tous se détournent d'une volonté individuelle ou collective de s'affranchir. Cela aussi G. Roy, J. Godbout ou J. Ferron dans *La nuit* (1965) l'expliquent, en attendant les essais non littéraires, mais non équivoques, du Dr. Serge Mongeau qui concernent les années 1980<sup>3</sup>.



Toutefois, quand on sait qu'un des intérêts majeurs de Bessette est la critique psychanalytique (voir *Une littérature en ébullition*) ce qui se voit à travers l'analyse de personnages comme Augustin, homosexuel très attaché à sa mère, on regrette que le problème de savoir com-

ment les institutions, l'idéologie se reproduisent structurellement à travers chaque individu en en attaquant le rationnel, mais aussi en en modifiant l'appareil instinctif, ne soit qu'effleuré. Il s'agit pourtant d'une question essentielle posée déjà par Wilhelm Reich en 1934<sup>4</sup> et que les romanciers et aussi les théoriciens ont longtemps négligée. □

G. Bessette, *La bagarre*, Montréal, CLF, poche, 1969, 215 p. *Le libraire*, Montréal, CLF, poche, 1968, 153 p.

1. Voir aussi Balzac, *La fille aux yeux d'or*, Paris Seuil, l'intégrale, Tome IV, p. 105: «Sans les cabarets, le gouvernement ne serait-il pas renversé tous les mardis. Heureusement le mardi, ce peuple est engourdi, cuve son plaisir, n'a plus le sou et retourne au travail, au pain sec, stimulé par un besoin de procréation matérielle qui, pour lui, devient une habitude.»
2. Voir aussi une illustration de cette attitude chez A. Langevin (*Poussière sur la ville*) à travers le personnage de Madeleine, femme du médecin (p. 24).
3. Serge Mongeau, *Adieu médecine, bonjour santé*, Montréal, Québec Amérique, 1982, 186 p.
4. Wilhelm Reich, *Der Einbruch der Sexualmoral* (L'imposition de la morale sexuelle).

## Éditions de l'Université d'Ottawa

65 av. Hastey, Ottawa, Ont. K1N 6N5

### PILAR SAN ROMAN

*Deux cultures et un amour... Le Canada*

ISBN 2-7603-3205-5 **4,50\$**

à paraître

Sous la direction d'**A. THOMAS**  
et **J. FLAMAND**

*La traduction : l'universitaire et le praticien*

Coll. Cahiers de traductologie n° 5

ISBN 2-7603-4655-2 **19,95\$**

### CLAUDE M. LÉVY

*Le roman de Florient et Florette*  
ou *Le Chevalier de la Nef Maine*

ÉDITION CRITIQUE

Coll. Publications Médiévales d'Ottawa n° 12

ISBN 2-7603-4813-X **12\$**

### PIERRE BRIND'AMOUR

*Le calendrier romain : recherches*  
*chronologiques*

Coll. Études Anciennes d'Ottawa n° 2

ISBN 2-7603-4702-8 **25\$**

**Actes du 4<sup>e</sup> Colloque international du département de philosophie**

édités par **T. GERAETS**

LE SENS DE L'ESPRIT ABSOLU / THE MEANING OF ABSOLUTE SPIRIT

1831 - HEGEL - 1981

collection PHILOSOPHICA n° 26